

EXTRAIT DE *LE FAUVE DU GRAND CIRQUE* (roman)

Sur un sentier louvoyant entre de hautes fougères, marchent deux nomades.

En écarté, deux souches fraîches, témoins d'une coupe récente, présentent des sièges appréciables. Les arrivants s'y assoient, examinent les alentours, déplorant que la sérénité espérée soit troublée par les coups de cognée et les grincements rageurs des tronçonneuses qui s'entendent de plus loin.

Cependant, une pensée commune, comme partagée, les ramène à leur quartier de Paris, à cette vie citadine qu'ils ont quittée, en train d'abord, à pied depuis Château-Chinon, portant chacun dans un sac à dos du linge de rechange qu'ils n'ont pas encore utilisé, ainsi que des objets de toilette réduits au strict minimum. Des croûtons de pain rassis, quelques rondelles de saucisson racornies dans du papier argenté, un demi-jambon de montagne constituent leur maigre viatique.

Ils ont abandonné, dans le cagibi qu'ils partageaient encore, quelques semaines plus tôt, des livres entassés dans un coin et deux costumes jadis élégants, du temps où ils habillaient encore Monsieur Marc Darcy et Monsieur Henri Hermion, professeurs semi-indépendants sans poste fixe ni clientèle bien définie. Les costumes sont maintenant usés et lustrés à force d'avoir été portés.

Néanmoins, les deux étrangers n'ont pas définitivement coupé les ponts avec leur ancienne existence : ils retrouveront leurs pauvres biens, leur situation de philosophes involontaires quand ils voudront, même le cagibi dont le loyer est payé d'avance. Mais aucun d'eux ne tient, en cette fin d'été, à faire marche arrière : des élèves, ils en espèrent plus qu'ils n'en attendent désormais, ayant souvent oublié de soigner leur image de marque et leur publicité, seul moyen en ville pour attirer l'attention de la foule indifférente. Attention : attendre le feu vert pour retraverser la vie ! Se dirigeront-ils vers la queue des sans emploi ? Pour quoi faire ? Retentit encore à leurs oreilles la formule passe-partout des chefs d'établissement privés qui, seuls, acceptent encore des ATE (Autorisation Temporaire d'Enseigner) : « *Vous n'avez pas le profil du poste à pourvoir !* » Et alors ? Il sont nés comme ça, ce n'est pas leur faute !

La pie-grièche accompagne de son bavardage un vent qui caresse les ramures tandis qu'au-dessus de la plaine, des corbeaux croassent des avanies. Peu importe : c'est plus mélodieux que les scies de la société des emplois bidons et des entretiens où l'on regarde de si haut les quémandeurs brisés bas. Marc et Henri se libèrent, s'oxygènent les bronches et la voix, au point d'avoir envie de répondre *coucou* au chant joyeux du passereau squatter.

Pourtant, ils n'en feront rien : un vieux réflexe de crainte leur fait, inexplicablement, redouter les forestiers dont ils entendent toujours les coups de cognée. Ils les ont déjà rencontrés : tous semblent les prendre pour de doux dingues. Ils se sont croisés tout à l'heure, alors que les uns se rendaient au *nomadage*, les autres à l'abattage. On a voulu engager la conversation, parler ensemble de l'amour de la nature, mais les bûcherons n'ont fait que rire. L'un d'eux s'est d'abord montré presque insultant :

— Dites donc, les zozos, aller baguenauder ailleurs ! On n'a rien à foutre avec des mecs comme vous !

L'auteur de ces paroles peu amènes ne portait pas de combinaison de travail, contrairement aux autres : tout juste de vieilles frusques, bonnes à jeter, semblait-il. Sans doute s'agissait-il d'un clandestin, employé à tort sur le travail d'une coupe, à ses risques et périls et à ceux de ses employeurs d'occasion.

Comme nos citadins volontairement déracinés insistaient, le chef d'équipe, moins fruste et plutôt gêné de leur présence, a fait taire le malotru et encouragé cependant les nomades à passer leur chemin :

— Imaginez que l'un de vous soit blessé, a-t-il ajouté. Nous serions responsables : l'assurance ne couvre que nous.

« *Pas tous, apparemment !* » avait songé Marc, pas plus convaincu que son compagnon de cette pauvre excuse.

À vrai dire, les nomades ne ressentent plus aucune envie de fréquenter ces forestiers. Une nouvelle fois, on les invite à « dégager la piste ». Marc et Henri ne sont pas venus pour se bagarrer. D'ailleurs, citadins plutôt chétifs à côté de ces travailleurs de force, ils ne feraient pas le poids !

Poursuivant leur errance, ils finissent par remarquer, sur un proche bosquet au feuillage lustré, de jolis passereaux en plein repas. Pour ne pas les troubler dans leur régal, eux qui en ont tant manqué, les nomades s'éloignent à pas feutrés pour reprendre plus loin leur allure dégagée sinon assurée : celle de deux hommes qui se hâtent vers une tâche importante... Mais oui : quoi de plus important que de s'évader, quoi qu'il en coûte, d'un monde qui digère mal ses overdoses de mondialisme esclavagiste ?

Soudain, Marc ralentit et stoppe devant une insignifiante boule grise, tapie au sol. De ses deux perles de jais, elle implore un sursis à la mort qui l'attend au bout de la main qui pend, qui va la suspendre par la queue pour la hausser vers cette bouche ouverte prête à l'avalier toute crue ! Si elle a des pensées, ce ne peut être que celles-là...

Dès lors, vainquant sa frousse, elle pivote et s'enfonce hors de vue sous un tapis de mousse. Marc, déçu, se représente cet animal minuscule écoutant, le cœur battant, le pas de « l'ennemi » qui s'éloigne :

– Tu lui as fait peur, opine Henri.

– Oui, c'est un fait... Est-ce que le cœur de notre charmante petite voisine, à Paris, bat comme celui de cette souris grise ?

Henri esquisse un sourire mutin :

– Il faut croire : quand elle me voit sortir ou rentrer, elle se précipite dans son sous-sol :

– Elle croit sûrement que tu guignes ses cottes ou sa verroterie, c'est sûr !

– Tu parles ! Elle ne m'intéresse pas, elle m'exaspère, c'est tout...

– Hem ! Dépit amoureux, mon vieux !

Ils rient, puis reportent leur attention sur les arbres, supputant d'abord leurs connaissances en arboriculture – pour avouer finalement leur ignorance à peu près complète dans ce domaine éminemment spécialisé. Ils s'attachent alors à cueillir des fleurettes au bord du sentier, pour les serrer entre des feuilles mortes et les ranger délicatement dans une poche du rucksack de Marc... Pour qui ? Pour quelque sauvageonne qui, devant ce cadeau charmant, daignera peut-être sourire à celui qui aura l'audace de la lutiner ainsi ? Voire !

C'est Henri qui a émis cette idée : il semble décidément éprouver quelque peine à chasser l'élément féminin de ses pensées. Il a repris une marche vive, brusquement et Marc lui emboîte le pas. Ils arpentent les sentes qui se succèdent – toutes diverses d'aspect, contrairement à ce que pourrait croire le citadin moyen qui, même en balade, cultive son stress !

En pénétrant dans le profond sous-bois, ils avancent à grandes enjambées par les chemins de hasard. Ils se sentent parfaitement libres, presque sauvages, aspirant à pleins poumons l'air pur, pour arriver ainsi à une haie de mûriers dont les fruits gonflés de jus, prestement cueillis, viennent à point pour étancher leur soif et leur prodiguer les vitamines qui les relèvent de leur fatigue de marcheurs hasardeux.

Marc s'essuie les mains sur son jean, y laissant des traces vineuses. Dès lors, avec ses cheveux hirsutes, ses chaussettes trouées et son blouson chiffonné, il a le parfait aspect d'un gueux, futur client non payant d'un quelconque refuge pour SDF, rebut d'une société qui ne croit plus qu'à ses sigles. Henri s'efforce de conserver plus de propreté, sinon de dignité. Pourtant, sa démarche désinvolte, ses yeux rieurs, son maintien parfaitement à l'aise modéreraient le jugement hâtif de ceux qui pourraient le croire compassé. S'il n'a aucun trait commun avec ces errants des trottoirs bitumés à l'allure obscurcie par les multiples rasades de jaja, il ne souhaite pas davantage ressembler à l'un de ces randonneurs qui prétendent arriver au tourisme bourgeois en pleine nature...

**Lisez la suite dans *le Fauve du Grand Cirque*
(à commander sur ce site)**